

Passions animales

Gianfranco MARRONE



Colloque Albi Médiations Sémiotiques – Actes

Collection Actes

Les vivants et leur environnement. Milieu, habitat, territoire, espace familial

sous la direction de
Alessandro Zinna

Editeur: CAMS/O

Direction: Alessandro Zinna

Mise en page et relectures: Christophe Paszkiewicz

Collection Actes : Les vivants et leur environnement. Milieu, habitat, territoire, espace familial.

1^{re} édition électronique: novembre 2021

ISBN 979-10-96436-05-7

Résumé. Dans cet article on discutera les questions relatives à la relation entre sémiotique et ethologie à partir de l'idée d'une internaturalité qui circule dans la culture contemporaine. Après avoir exposé les principes d'une zoosémiotique 2.0, on analysera un cas d'animisme présent dans la presse actuelle, qui parle des passions des singes comme des passions typiquement humaines.

ANIMISME, ÉTHOLOGIE, PASSIONS, DISCOURS MÉDIATIQUE, DISCOURS SCIENTIFIQUE

Gianfranco Marrone est professeur de Sémiotique à l'Université de Palerme (Italie), où il est Directeur du Master sur la Culture et la communication du Goût. Il travaille sur la sémiotique du texte et du discours, et sur la sociosémiotique appliquée aux domaines de la ville, de la télévision, du journalisme, de la publicité, de la politique, de l'espace urbain, de la cuisine et de la nourriture, étant aussi consultant pour des entreprises privées et institutions publiques. Parmi ses textes en français : *Le corps de la nouvelle*, NAS 68-69-70, 2000 ; *Le Traitement Ludovico*, PULIM, 2006 ; *Principes de la sémiotique du texte*, Mimesis international 2016 ; *Sémiotique et critique de la culture*, PULIM, 2017.

Pour citer cet article :

Marrone, Gianfranco, « Passions animales », in Zinna, A. (éd. 2021), *Les vivants et leur environnement. Milieu, habitat, territoire, espace familial*, Collection Actes, Toulouse, Éditions CAMS/O, p. 143-163,

[En ligne] : <<http://mediationsemiotiques.com/marrone>>.

Passions animales

Gianfranco MARRONE
(Université de Palerme)

1. Pour et contre la Nature

Mon intervention fait partie d'un projet de recherche sur une zoosémiotique que j'appelle « de seconde génération ». Elle ne s'intéresse pas aux langages que les animaux parleraient, mais aux discours et aux comportements que l'on tient par rapport à eux – et avec eux – dans les articulations de la semiosphère contemporaine. Je voudrais commencer en disant quelques mots sur le parcours de recherche que j'ai suivi pour arriver à cette idée d'une zoosémiotique 2.0, pour expliquer les raisons de ce choix thématique¹. Il faudra commencer de loin.

Il y a une dizaine d'années, ou peut être plus, justement au début de notre siècle ou peu avant, on a assisté à ce qu'on pourrait appeler un *tour-nant naturaliste* dans la culture contemporaine, soit dans la culture populaire et médiatique soit au niveau de la recherche en sciences humaines.

1. Dans l'imaginaire populaire et dans toutes les pratiques de la vie quotidienne, on a assisté à une véritable mode de la nature. La nature est de nos jours une *valeur absolue*: dans le domaine politique, du tourisme, de la religion, de la pensée urbaine, du design, de la consommation, de l'alimentation, des médias. Il suffit d'ajouter l'adjectif « naturel » à une chose quelconque – d'une ville à un goûter, d'une fourrure à une lessive – pour voir surgir aussitôt des sarcasmes et des sourires, des convictions et des cartes de crédit. Nous avons là une

espèce de brand, ou de méta-brand, valeur dominante des valeurs en jeu dans cette société de consommation qui est la nôtre.

2. En ce qui concerne, parallèlement, la recherche en sciences humaines et sociales, on a assisté à l'émergence très claire d'un *réductionnisme naturaliste* qui, au nom de l'évolutionnisme darwinien, des neurosciences et d'autres sciences dites « dures », a travaillé, et travaille encore, à la reconduction des différences culturelles sur une base physiologique – ou cérébrale – commune. En philosophie, on a abandonné les problématiques de l'interprétation au profit d'un retour à l'ontologie. En général, c'est le positivisme du XIX^e siècle qui a été repris dans plusieurs terrains de recherche, et avec lui le culte – ou si l'on veut le mythe – du *fait* en tant que tel, d'une « réalité » de fond pure et dure, imperturbable face à toute élaboration culturelle, à toute différence humaine, historique et sociale. La question est bien plus compliquée que cela, bien sûr, mais il est assez clair que le grand projet des sciences sociales du XX^e siècle, fondé, comme on se souviendra, sur le primat du sens sur le fait, des relations sur les termes, de la signification sur l'être, de la structure sur l'ontologie, est en train d'être abandonné. Et aussi un grand nombre de sémioticiens, d'une façon pour le moins singulière, a suivi les sirènes de ce positivisme réémergeant, avec un geste que je désignerais, en peu emphatiquement, mais j'espère suffisamment clair, sous le terme de « suicide volontaire ».

Parallèlement, et d'une manière presque opposée, un certain nombre de chercheurs – Ph. Descola, E. Viveiros de Castro, T. Ingold et d'autres (pour l'anthropologie) ; B. Latour, St. Shapin, l'ainsi dite sociologie de la traduction et l'*Action Network Theory* (pour la sociologie des sciences) – a décrété la mort de la Nature comme entité singulière et autonome, comme réalité objective, muette, récalcitrante, qui existerait *avant* chaque culture. L'idée même de nature, d'une nature comme base commune pour l'élaboration de différentes cultures est très récente. Elle est apparue *grosso modo* au début du XIX^e siècle, justement à l'époque de la naissance de l'anthropologie, de la linguistique, et d'autres sciences sociales. C'est ainsi que Viveiros de Castro a parlé de *multinaturalisme* et que Descola a proposé l'hypothèse d'un certain nombre d'ontologies dont le naturalisme n'est qu'une option – la nôtre – face à l'animisme, au totémisme et à l'analogisme. Le fait même de parler d'ontologies, au pluriel, constitue en soi un dénigrement fondamental de l'ontologie philosophique traditionnelle. Et le fait même de parler de multinaturalisme est la meilleure façon d'abandonner *la* Nature – dans tous ses états. L'idée de multinaturalisme

a été accepté par Latour à partir de ses travaux de déconstruction (ou de construction, comme il préfère le dire) des discours et des pratiques de la science, qui – il faut toujours le rappeler – utilisent comme instruments d'analyse les modèles de la sémiotique structurale et générative. C'est la raison pour laquelle je ne dirai rien de ce travail très important, qui l'est aussi et surtout pour nous. Je me limiterai à rappeler que Latour a été la cible d'une attaque très dure – l'ainsi nommée « affaire Sokal » – justement par le côté scientifique de la recherche, qui a défendu ses positions positivistes, positions de pouvoir académique et éditorial, qui devrait être l'objet d'étude d'une sociologie de la culture.

Comment concilier la mode de la nature (dans la culture populaire) et du naturalisme (dans la recherche) avec l'hypothèse du multinaturalisme ? Je dirais : avec beaucoup de difficultés. Il s'agit peut-être d'un paradoxe, d'une contradiction dans les termes, d'un contraste interne à la semiosphère qui est la nôtre. On peut l'interpréter comme une sorte de chant du cygne de la nature et du naturalisme. Au moment où la nature va disparaître de notre horizon théorique, mais aussi de la vie quotidienne, il y a beaucoup de monde qui cherche à s'appuyer sur le mythe de la nature, d'une nature. En ce sens, Sokal et ses confrères pourraient constituer les possibles incarnations de ces cygnes qui chantent l'éloge de cette nature romantique et positiviste à la fois.

2. Environnement et sémiotique

Deux questions se posent alors à nous, en tant que chercheurs et en tant que citoyens du monde.

D'un côté, il faut convoquer dans ce scénario assez compliqué, au-delà de ce paradoxe, le problème de l'environnement, les transformations du climat, les instances tout à fait décisives de l'écologie qui, justement au cours de ces dernières années, sont devenues de plus en plus urgentes. Quel est le rôle de la nature dans cet enjeu ? Question très délicate, à laquelle pour sa part va répondre B. Latour dans la majorité des écrits de ces dernières années – de *Face à Gaïa* (2015) à *Où atterrir ?* (2017), où il pose la question en termes de *terrestres* à la recherche d'un espace durable où habiter : parler de terrestres est donc une solution efficace pour neutraliser l'opposition entre humains et non-humains. Mais il faut surtout relire son livre intitulé *Politiques de la nature* (1999), où la question écologique est discutée à partir des relations entre les sciences, d'un côté, et la politique, de l'autre. Les lois de la nature sont des lois à tous égards, conçues et approuvées par des Parlements.

De l'autre, il faut réfléchir sur les relations entre tout cela et la sémiotique. On a évoqué la posture suicidaire des sémioticiens naturalistes. Il n'empêche qu'il faut savoir répondre clairement aux sollicitations de Descola, qui propose d'aller au-delà de l'opposition /nature vs culture/ alors même que, on le sait, la sémiotique de Greimas la considérerait comme l'une des rares oppositions sémantiques presque universelles. Nous manquons toutefois de place pour discuter ici de ce point. J'ai essayé de le faire en d'autres occasions. Il sera suffisant ici de souligner que l'*actantialité* est sûrement l'un des modèles les plus efficaces soit pour répondre à Descola soit pour prendre à bras-le-corps la question de l'écologie.

3. Multinaturalisme et internaturalité

J'insisterai ici sur un point que je considère très important pour « atterrir », dirait Latour, sur la problématique actuelle. Face à tous les bouleversements de la société et de la culture de notre époque, et en particulier aux impasses de la sémiotique actuelle, il semble nécessaire de travailler surtout sur les deux niveaux de l'épistémologie et de la recherche empirique. Plutôt que de multiplier des entités théoriques nouvelles à l'envi, et de produire constamment de nouveaux modèles d'analyse en renonçant à ceux que l'on a déjà dans notre boîte à outils, j'ai essayé, dans mon travail de ces dernières années, de faire communiquer les grandes questions épistémologiques dont on a parlé (la relation entre nature et culture, entre science et politique, humains et non-humains etc.) avec les travaux d'analyse et d'interprétation critique des discours qui circulent dans la culture contemporaine. L'empirie, on le sait, n'est pas pour nous un fait évident, qui est là, mais l'effet calculé d'une construction, d'une mise en relation entre expressions et contenus, d'une individuation des isotopies pertinentes, des dispositifs narratifs et discursifs, etc. Ainsi, se donner des corpus intéressants sur lesquels travailler sémiotiquement permet de répondre avec nos moyens spécifiques, l'analyse textuelle et discursive, aux problématiques philosophiques et scientifiques de l'époque contemporaine.

Ainsi, par exemple, le dialogue avec d'autres sciences passe pour nous par l'explication (et la conséquente compréhension) des *discours* de ces mêmes sciences, de leurs mécanismes constitutifs, de leurs stratégies communicatives, de leurs conditions socio-sémiotiques, etc. De ce point de vue, l'écologie, ou l'éthologie, ou même les neurosciences, sont intéressantes non pas pour leurs contenus théoriques (substances) en tant que tels, mais pour leurs dispositifs discursifs (formes) qui produisent ces contenus comme effets de sens. Il ne faut pas oublier que l'épistémologie implicite de

ces discours scientifiques – qu'ils produisent par des mécanismes que A. J. Greimas, P. Fabbri, F. Bastide, B. Latour et les autres nous ont enseigné à reconnaître – est de type naturaliste, un naturalisme qui est pour nous une ontologie parmi d'autres possibles. Par exemple, faut-il importer telle quelle la notion de *Umwelt* de J. Von Uexküll, ou faut-il plutôt la déconstruire avec nos moyens, pour souligner sa portée naturaliste ? En général, je crois que – en tant que sémioticiens – nous devons rester particulièrement vigilants sur le naturalisme réductionniste de la recherche contemporaine, sur le scientisme aujourd'hui dominant dans les universités et les centres de recherche en sciences humaines et sociales.

De la même manière, travailler sur les discours médiatiques, sur la sémiosphère qui est la nôtre, nous permettrait de progresser dans notre appréhension de la notion – paradigmatique – de multinaturalisme. À ce propos, il est intéressant de remarquer que Viveiros de Castro (2009), l'anthropologue argentin qui a élaboré la notion de multinaturalisme à partir de ses travaux sur les Achuar de l'Amazonie centrale, en donnait une définition tout à fait différente de celle de Descola. Selon Viveiros, est « multinaturaliste » la culture Achuar en tant que telle : pour cette population, les humains et les non-humains ont une seule culture commune et plusieurs natures. En d'autres termes, selon Viveiros, le multinaturalisme n'est pas une catégorie épistémologique de l'anthropologie (paradigme), mais un phénomène anthropologique en soi, qu'il faut étudier comme beaucoup d'autres (syntagme). Si pour Descola les savants (qui étudient les « sauvages ») sont donc destinés à être multinaturalistes, pour Viveiros ce sont plutôt les « sauvages » eux-mêmes qui le sont. De son côté, Latour a maintes fois remarqué que ce « grand partage » entre nature et culture est plus une question de principes établis par la modernité qu'un état culturel concret. Si au niveau d'une théorie générale de la science, la modernité est tout à fait naturaliste, dans ses pratiques intellectuelles et sociales, elle produit pourtant des entités hybrides qui entremêlent à tout moment nature et culture. En général, Latour a très bien montré comment la nature est l'effet pluriel des réseaux complexes entre faits et valeurs.

Ainsi, il est probable que dans la sémiotique future il faudra raisonner comme les Achuars étudiés par Viveiros, ou comme les Modernes de Latour ; c'est-à-dire qu'il faudra constater qu'il y a plusieurs natures *dans notre monde même*, des « natures » au pluriel que chacun utilise comme méta-valorisation implicite au moment de sa propre expérience quotidienne et sociale ; on peut en même temps être un scientifique (naturalisme), consulter l'horoscope pour connaître le futur (analogisme) et aimer son

propre chien (animisme). Le problème sera, comme nous l'ont enseigné des maîtres comme R. Jakobson et Yu. Lotman, de comprendre quelle est l'ontologie à chaque fois *dominante* dans les cultures et dans les discours, et quelles sont les autres ontologies également présentes à l'intérieur d'une même situation sociale ou d'un même contexte culturel.

C'est pour cela qu'il serait souhaitable d'abandonner le terme de *multinaturalisme* et de parler plutôt d'*internaturalité*. Le multinaturalisme, tout comme le multiculturalisme utilisé par les sociologues, désigne une « collection » : il suggère l'idée de mondes autonomes et séparés, sans relations les uns avec les autres, où l'identité (individuelle ou collective) est construite par accumulation progressive de traits internes à chaque culture, ou à chaque ontologie. Au contraire, l'*internaturalité*, comme aussi l'interculturalité, est une « configuration » : elle pense en termes de relations réciproques, où l'identité est donnée par différences et oppositions, dialogues et conflits, contrats et polémiques. Les ontologies, comme l'a remarqué Descola, exactement comme les cultures, se constituent les unes par rapport aux autres.

Travailler au niveau empirique, dans la semiosphère contemporaine, donne beaucoup de résultats dans cette perspective. Les phénomènes *internaturels* sont dans notre société la norme, plutôt que l'exception.

Ainsi aujourd'hui, sur internet par exemple, et surtout sur les réseaux sociaux, de nombreux conflits émergent sur la base de compétitions d'ontologies : sur les réseaux sociaux, des collectifs naturalistes luttent toujours contre les animistes, les analogistes ou les totémistes qui se manifestent partout. La polémique sur les « imbéciles », provoquée par U. Eco quelques mois avant sa mort, était en réalité un malentendu : c'est-à-dire un contraste entre différentes ontologies qui s'expriment quotidiennement sur Facebook, Twitter, etc.

Pour proposer un autre exemple, beaucoup de controverses dans la culture vinicole actuelle proviennent de conflits entre différentes dispositions ontologiques : d'un côté les naturalistes, qui pensent le vin comme le produit de processus chimiques et biologiques, à partir d'espèces de vigne (les cépages) qui seraient égales partout dans le monde ; de l'autre les totémistes, qui pensent que les vins sont des produits différents par la différence même des terroirs, exactement comme les totems des aborigènes australiens, qui fournissent les mêmes caractéristiques à toutes les entités qui font partie d'un même territoire. C'est la raison pour laquelle le vin dit « naturel », ou « biologique », n'est pas naturaliste mais totémiste.

4. Au-delà du naturalisme

Passons maintenant à l'intérêt particulier que nous portons pour la zoosémiotique, et en général pour les questions relatives aux animaux dans la société contemporaine, de par les problématiques que la notion d'animalité génère, qui fait discuter philosophes, journalistes, éthologues, animalistes, gourmets, végétaliens, etc. C'est ici que l'on comprend pourquoi ce projet d'une zoosémiotique 2.0 cherche à dépasser l'épistémologie *naturaliste*, qui était typique de la zoosémiotique de première génération, laquelle était aussi fondée sur une idée naïve du signe et du code, en accueillant une épistémologie plus large fondée sur le principe de l'inter-naturalité, et sémiotiquement fondée sur l'analyse des textes, des discours, des pratiques sociales, des systèmes et des procès culturels. Dans une zoosémiotique de seconde génération, on pense ensemble les êtres humains et les vivants non-humains, en vue d'articuler des questions éthiques et politiques comme par exemple le problème très délicat des « droits » des animaux, mais surtout des problématiques sociales : la vie sociale, le monde commun entre humains et animaux dans nos sociétés toujours plus complexes où s'affirment de plus en plus des instances comme celles des végétariens et des végétaliens, des animalistes et des crudistes, mais aussi les *animals studies*, c'est-à-dire les discours scientifiques qui font eux aussi partie intégrante de la culture internaturaliste qui est la nôtre, une culture où vivent ensemble plusieurs formes de nature, d'ontologies, soit différentes modalités de conjuguer la physicalité et l'intériorité des vivants.

Le thème des passions animales, sur lequel je voudrais dire quelques mots ici, est la conséquence logique de ce parcours de recherche. Je pense aux passions animales dans un sens très précis : passions des animaux entre eux, qui sont observés par des spécialistes en éthologie, qui ont des passions à leur tour (si l'on pense l'éthologie non pas comme une science ascétique mais comme un discours en situation), mais aussi passions des hommes et des animaux en interaction réciproque, dans un territoire qui doit être considéré, sémiotiquement, comme un acteur qui participe aussi aux événements du récit.

Pourquoi donc ce choix ? Parce que j'ai l'impression qu'on discute beaucoup des comportements des animaux, un peu moins de leurs passions, et que par ailleurs la sémiotique des passions nous semble encore trop anthropocentrée.

Nous tâcherons donc de discuter la question d'une possible intégration entre le discours sémiotique et le discours éthologique à partir d'une étude de cas, par l'esquisse d'une analyse sémiotique d'un certain

nombre de textes appartenant à différents genres de discours, visant donc l'élaboration d'une sorte de chaîne intertextuelle et inter-discursive mettant en corrélation – par leurs similarités et leurs différences – la sphère du discours scientifique et celle des médias.

Progressivement, dans le mouvement de traduction entre la science et la presse, avec un certain nombre de médiations sémiotiques, on verra que la question de l'espace des animaux, de leur territoire, deviendra celle de leurs passions (la jalousie, avant tout), dans une anthropomorphisation évidente des rapports entre animaux. Nous observerons également que des passions existaient déjà dans le texte scientifique, où émergera une certaine idée de l'*envie* et de la *vengeance*. Nous appuierons surtout sur le point final de ce processus, c'est-à-dire les médias, qui se posent, sans aucune forme de paradoxe, au début de l'histoire.

5. Précisions méthodologiques

Avant de commencer, il faut rappeler quelques petites précisions méthodologiques adressées aux non sémiologues.

1. Travailler sur un texte n'est pas, d'un point de vue sémiotique, une explication de ce texte en tant que tel, à la manière scolastique, c'est aller à la recherche de toute une culture qui y est contenue. Analyser le texte c'est aller de sa surface (qui est idiosyncratique) à sa profondeur (qui est généralisable). Chaque texte, pour l'œil sémiotique, peut devenir l'exemplaire de toute une culture, de tout un imaginaire, une idéologie, un système de valeurs. L'analyse micro-textuelle mène donc à des résultats macro-culturels.
2. Chaque texte n'est jamais seul, et n'est jamais autonome, fermé sur lui-même. Il trouve sa signification dans le réseau qui le met en relation avec d'autres textes dans lesquels il se traduit, ou qu'il traduit. Le sens n'est pas dans un texte mais *entre* les textes : le sens est cet *entre*, dans cette série de transformations, dans cette traduction incessante, d'un texte à l'autre – même si ces textes ne font pas partie du même type de discours, du même genre.
3. Cela conduit à l'idée que les genres de discours eux-mêmes (par exemple la science, la littérature, la politique etc.) n'existent pas en soi, mais uniquement dans le passage de l'un à l'autre. C'est dans le *entre* d'un genre à l'autre qu'on retrouve soit le premier soit le second. Phénomène qu'on retrouve de manière évidente dans la culture médiatique.

4. À la recherche de l'imaginaire éthologique de notre temps, j'ai donc choisi de travailler sur un petit échantillon de ces passages intertextuels et inter-discursives : le dialogue entre sémiotique et éthologie se joue, je crois, dans une analyse sémiotique du discours scientifique, qui n'est jamais « ascétique », isolé, pur, mais se fonde dans les passages vers d'autres types de discours.

6. Un crime dans la forêt

Notre histoire commence le 3 février 2016, quand un communiqué de presse de la maison d'édition Springer, qui publie la revue « Behavioral Ecology and Sociobiology », annonce que dans le prochain numéro de la revue, qui va paraître au mois d'avril, un article d'une équipe de recherche de l'école polytechnique de Zurich, dirigée par Anna Marzec, révélera une découverte extraordinaire : celle de l'agression mortelle entre deux femelles d'orang-outan de Bornéo, où la plus jeune attaque et provoque la mort de l'autre, plus âgée, aidée par un singe mâle. Cas presque unique, observé et documenté pour la première fois, pas seulement chez les orang-outans, mais chez les grandes singes en général. Voilà le texte :

Orangutans : Lethal aggression between females

First report on male-female alliances in deadly fight between female individuals

Heidelberg | London, 3 February 2016

Researchers have for the first time witnessed the death of a female orangutan at the hands of another female. Even more extraordinary is that the perpetrator recruited a male orangutan as a hired gun to help her corner and attack the victim. Before this observation, lethal fights between females had never been observed in orangutans ; in other primates such fights occur mainly between males, according to Anna Marzec of the University of Zurich in Switzerland. She is the lead author of a report on the fatal incident, which appears in Springer's journal *Behavioral Ecology and Sociobiology*.

Aggression serves ultimately to gain access to limited resources. Although aggression among primates is frequent, lethal attacks are very rare, especially among female individuals. Female Bornean orangutans live alone and typically settle in or near the area where they were born, whereas males generally disperse. The two sexes regularly associate only during the few months before a female orangutan is ready to conceive, which happens approximately every seven years.

The research team around Marzec had been following a population of Bornean orangutans (*Pongo pygmaeus wurmbill*) in the swamp forests of Indonesia's Mawas Reserve since 2003 and already

collected over 26,000 hours of information on the adult females alone when they observed the fatal attack in July 2014. During this period, only six female-female attacks had been observed, none of which had caused visible injuries. Other long-term studies of orangutans similarly have never reported such violent female attacks.

The case involved Kondor, a young female who had lost her infant just weeks before, and Sidony, a much older resident female who did not interact much with neighbouring apes. The two females had a history of aggressive interaction: a few years earlier the researchers had witnessed an encounter between them during which Sidony hit and bit Kondor, who had apparently approached Sidony's seven-year-old daughter.

In the week before the lethal attack, Kondor was seen with a male called Ekko. The two of them encountered Sidony and her dependent son. After Ekko sexually inspected Sidony, he returned to Kondor to mate with her. Kondor interrupted these sexual activities when Sidony started to move away, and attacked her.

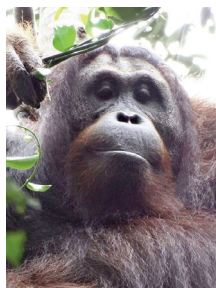
Ekko joined the fight, which lasted 33 minutes. They continuously attacked as a coordinated team. While one attacked, the other blocked the victim's escape route. Kondor instigated two further shorter attacks. Ekko, who had long canines typical of a male, inflicted the most serious injuries and effectively prevented Sidony's escape.

La découverte est donc triple :

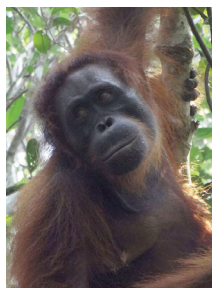
- a. le meurtre entre femelles (généralement les luttes entre femelles ne durent jamais jusqu'à la mort) ;
- b. l'intervention déterminante d'un mâle (généralement les luttes sont toujours collectives, et, pour ainsi dire, mono-sexuelles, c'est-à-dire ou entre mâles, ou entre femelles) ;
- c. le fait qu'ici le mâle joue un rôle subordonné, de simple adjuvant, de « hired gun » dit le texte, c'est-à-dire d'une sorte de killer, un assassin utilisé par la femelle seulement *ad hoc*, pour cette occasion spécifique.

Le communiqué raconte une grosse portion du récit éthologique d'Anna Marzec, en mentionnant les noms propres (donnés par qui ?), l'âge, les événements principaux qui portent à la découverte scientifique : il y a des *dramatis personae*, des actions fondamentales, des présupposés et des conséquences – sans jamais expliquer les motivations de ces actions. C'est un texte avec un grand trou noir, comme l'aurait dit Eco, et c'est le lecteur qui peut, s'il le veut, lui donner une interprétation.

La raison en même temps journalistique et scientifique de cette histoire est très claire : son imprévisibilité. Par ailleurs, la publication des photos des protagonistes donne au *discours objectif* du texte toute son évidence².



Ekko, mâle adjuvant de Kondor



Kondor, 15 ans, l'attaquante



Sidony, 35 ans



Guapo, adjuvant de Sidony

Fig. 1: Les protagonistes de cette histoire

Le communiqué de presse a été repris le jour suivant par les journaux à l'international, qu'ils soient de la presse spécialisée, de vulgarisation scientifique, ou de la presse généraliste, ordinaire. Tout de suite, il s'est créé une sorte de réseau de textes éclipsant l'origine « philologique » de la nouvelle, c'est-à-dire le communiqué de presse lui-même. Chaque texte parle de l'autre, dans un mélange de genres discursifs. Les contenus, bien sûr, ne sont pas exactement les mêmes.

Personne n'a lu le texte scientifique d'Anna Marzec (qui a, à son tour, un titre très « pop » : « The dark side of the red ape »), bien que tout le monde en parle, dans un mouvement de traduction du naturalisme de la science à l'animisme de certains journaux.

7. Un fait divers

Nous nous appuyons particulièrement sur une version italienne du reportage, parue sur *la Repubblica* du 5 février 2016 (seulement deux jours après le communiqué de Springer, donc). Le choix est tombé sur ce

texte car il présuppose une vision de la nature – ou plutôt une conception de la relation entre humain et non-humain – aux antipodes du pacifisme, soulignant la présence d'une internaturalité interne au discours médiatique contemporain. De plus, il s'agit d'un texte qui se dote lui même d'une interprétation du récit énoncé, une interprétation qui relève du passionnel.

La nouvelle concerne l'affaire – supposée exceptionnelle par le journal qui la publie – d'une « jalousie aveuglante » parmi des femelles orang-outans. La valeur de cette nouvelle consiste dans le fait que cette passion (encore une fois, selon le journal) est typique de l'homme, mais trouve ici son équivalent parmi les « singes » – rapprochant ainsi les animaux de l'humain, par ce comportement commun « violent » et « criminel ». Voici le texte en italien :

Il caso. L'orango e il delitto passionale nella foresta.

Una studiosa racconta la prima esecuzione di primati di cui si ha notizia.

Madrid. Delitto passionale nella selva. Ma gli esseri umani, per una volta, non c'entrano. Anzi, sono testimoni impotenti e sbigottiti. Se gli orango sono scimmie antropomorfe, ora si scopre con sorpresa che possono essere capaci di comportamenti violenti e criminali come le persone. L'omicidio – il primo di cui si abbia notizia all'interno di una comunità normalmente pacifica come è quella di questi primati – risale al luglio del 2014, ma viene alla luce solo ora che la ricercatrice dell'Università di Zurigo Anna Marzec, testimone diretta dell'insolita tragedia, ne riferisce nei dettagli sulla rivista "Behavioral Ecology and Sociobiology".

Riserva di Tuanan, selva del Borneo indonesiano. Secondo la ricostruzione che ne fa il quotidiano spagnolo El País, l'attacco brutale scatta per una scena di gelosia, e a soccombere è una femmina adulta, Sidony, di 35 anni. A iniziare l'aggressione è un'altra femmina, Kondor, appena quindicenne. Il maschio Ekko è impegnato a corteggiare Kondor quando nelle vicinanze passa Sidony, seguita dal suo piccolo Sony, di 4 anni. Ekko si distrae un attimo dalla sua recente conquista e si avvicina all'orango più anziana, ispezionandola sessualmente. Non convinto, ritorna subito sui suoi passi e opta per iniziare un rapporto sessuale con la giovane Kondor. La quale però, evidentemente accecata dalla gelosia, nonostante Sidony si stia nel frattempo allontanando, pianta il suo partner in pieno coito e si scaglia su di lei. Colpi, graffi, morsi con una violenza inusitata, stando al racconto che ne fa Anna Marzec. Prima Kondor, e subito dopo Ekko che arriva a darle man forte. « Un attacco in coalizione, continuo e coordinato », con il maschio che interviene solo di tanto in tanto ma che provoca le ferite più gravi nel corpo stremato di Sidony. Così per 33, interminabili minuti, fino a quando le urla non attirano

l'attention di un altro maschio, che riesce ad allontanare gli spietati aggressori. Troppo tardi, però: Sidony morirà dopo dodici giorni per le lesioni.

Un tipo di crimine che, se ha dei precedenti, finora non era mai stato osservato direttamente dalla comunità scientifica. Una violenza simile era stata scoperta 40 anni fa tra scimpanzé da Jane Goodall, che fu testimone di una faida tra clan.

Et voici le texte traduit en français :

L'Orang-outan et le crime passionné dans la forêt

Une étude montre pour la première fois une exécution entre primates.

Madrid. Crime passionnel dans la forêt. Mais les êtres humains, pour une fois, n'ont rien à voir avec cela. En effet, ils en sont les témoins impuissants et désorientés. Si les orang-outans sont des singes anthropomorphes, on a maintenant découvert avec stupeur qu'ils peuvent être capables de comportements aussi violents et criminels que les gens. Le meurtre – le premier connu au sein d'une communauté normalement pacifique comme celle de ces primates – remonte à juillet 2014, mais il nous parvient seulement maintenant, par la chercheuse de l'Université de Zurich Anna Marzec, témoin direct de cette tragédie inhabituelle, rapporté en détail par la revue « Behavioral Ecology and Sociobiology ».

Réserve de Tuanan, forêt indonésienne de Bornéo. Selon la reconstitution faite par le quotidien espagnol « El País », l'attaque brutale est déclenchée par une scène de jalousie, et la victime est une femelle adulte, Sidony, âgée de 35 ans. L'initiatrice de l'attaque est une autre femelle, Kondor, tout juste quinze ans. Le mâle Ekko est en train de courtiser Kondor quand Sidony passe, suivie par son petit Sony de 4 ans. Ekko est distrait pendant un moment de sa récente conquête et s'approche de l'orang-outan plus âgée, l'inspectant sexuellement. Pas convaincu, il revient immédiatement sur ses pas et choisit de commencer une relation sexuelle avec la jeune Kondor. Laquelle cependant, évidemment, est aveuglée par la jalousie, et, bien que Sidony s'éloigne, quitte son partenaire en plein coït et se jette sur elle. Des coups, des égratignures, des morsures avec une violence inhabituelle, selon l'histoire d'Anna Marzec. D'abord par Kondor, et immédiatement après Ekko, qui vient lui donner un coup de main. « Une attaque de coalition, continue et coordonnée », avec le mâle n'intervenant que de temps en temps mais qui cause les blessures les plus graves sur le corps épuisé de Sidony. 33 minutes interminables, jusqu'à ce que les cris attirent l'attention d'un autre mâle, qui parvient à repousser les agresseurs impitoyables. Trop tard, cependant: Sidony mourra des blessures douze jours après.

Un type de crime qui, s'il a des précédents, n'a jamais été observé directement par la communauté scientifique. Une violence similaire a été découverte il y a 40 ans entre des chimpanzés par Jane Goodall, témoin d'une querelle entre clans.

Ce « cas », en s'appuyant sur un texte scientifique (qui a la fonction d'un discours référentiel), est un véritable *fait divers* : il s'agit d'un « crime passionnel » typique, mais « dans la forêt », dans un lieu suffisamment exotique comme le Bornéo indonésien.

La nouvelle consiste en ce que l'on n'avait jamais entendu parler d'un cas similaire « d'exécution » « chez les primates » : il s'agit donc d'une « tragédie inhabituelle » qui nous permet de « découvrir avec surprise » que les orang-outans peuvent « être capables de comportements aussi violents et criminels que les gens ». D'une part, donc, voici un événement qui « pour une fois » n'a rien à voir avec les êtres humains. D'un autre côté, les humains ont quelque chose à voir avec cela, ne serait-ce que pour se comparer avec des non-humains.

Si le fait divers, selon Barthes (1963), met en relation deux éléments, l'événement déclaré et la situation présupposée, la structure de cette nouvelle est évidente : on découvre avec surprise que les orang-outans peuvent être les protagonistes d'un tel comportement jaloux et violent, « comme les gens » ; ce qui présuppose la croyance qu'ils n'en étaient pas capables tandis qu'on sait pertinemment que « les gens » l'ont toujours été. Les hommes, en somme, sont normalement (« naturellement ») capables de gestes de jalousie aveuglante qui mènent à de véritables performances tragiques (comportement pour le moins bestial). Les animaux, au contraire, sont considérés incapables de cela, sachant maintenir une conduite civile, c'est-à-dire humaine.

La célèbre *causalité aberrante* typique de la structure des faits divers est ici bien présente, mais redoublée : il y a non seulement entre les raisons de l'Orang-outan jalouse et les conséquences de son acte un écart excessif qui rend l'événement « anormal » ; mais, d'ailleurs, tout cela arrive dans le monde des singes qui, bien qu'anthropomorphes, n'étaient pas supposés être contaminés par des passions de ce genre. De plus, cette condition est soulignée par la merveille que l'événement génère chez le lecteur (« on a maintenant découvert avec stupeur »), lequel ne peut que partager ce qui, selon les philosophes, est le moteur passionnel de la connaissance scientifique du monde. Une merveille qui est la même que celle éprouvée par Anna Marzec, au moment où elle a assisté à cette tragédie peu commune, mais aussi la même que celle éprouvée par les lecteurs de la revue scientifique, et par les lecteurs de tous les journaux et les revues qui ont raconté cette histoire. Ce n'est pas l'irruption du *discours de la découverte* sur le *discours de la recherche* (comme dans les textes scientifiques plus canoniques) mais plutôt sur le *sens commun*, l'opinion diffusée, le savoir partagé par les gens.

Voilà donc une opposition de principe entre les êtres humains, qui « pour une fois n'ont rien à voir » avec l'affaire, et les orang-outans, singes protagonistes du crime. Alors que les premiers sont supposés se comporter d'une manière violente à cause de la jalousie aveuglante, ces derniers semblent être exempts de telles caractéristiques. Cependant, cette opposition est neutralisée par le récit du crime passionnel qui s'est produit dans le territoire des quadrupèdes du Bornéo indonésien. Conclusion : il n'y a pas de grande différence entre humain et non-humain, puisque ces derniers ont accès à autant de rudesse que les humains. La bonté animale, étant donné la présupposition, subit ici un redoutable revers. Pour utiliser les catégories de Descola, on peut dire qu'il s'agit ici d'une véritable *émergence de l'animisme*.

8. Véridiction et passion

On peut toutefois avoir une autre interprétation de l'article en question. Essayons, à ce propos, de reconstruire l'articulation de l'énoncé narratif, c'est-à-dire du discours objectif.

Il y a deux sujets antagonistes, actorialisés comme femelles orang-outans : le premier sujet est Kondor, la meurtrière, un singe de « juste quinze ans », cible de la cour amoureuse d'Ekko, acteur mâle du groupe, dont l'âge n'est pas mentionné (parce que, supposons, elle est considérée comme insignifiante par rapport à celle des deux femelles) ; son Anti-sujet est Sidony, la victime, une singe adulte de 35 ans, avec un fils à charge, Sony, âgé de seulement 4 ans. Les deux se disputent Ekko, faux protagoniste de l'histoire, car il n'est rien de plus qu'un objet dans lequel une valeur précise est inscrite.

Apparemment, c'est Ekko qui agit : il fait la cour à Kondor, puis il s'en détourne pour Sidony, mais il revient sur la première pour s'accoupler avec. Cette exploration du monde (laquelle des deux femelles choisir ?) sera fatale : non pas pour lui, qui participe en effet (on ne sait pas pourquoi) au meurtre violent de Sidony, mais pour Sidony elle-même, victime des incertitudes amoureuses de Ekko... et de l'extrême jalousie de Kondor. À un certain moment, un deuxième orang-outan mâle interviendra, qui joue le rôle d'un Destinateur juge dépourvu de nom et d'âge, mais sans aucun résultat : ce qui est fait est fait, Sidony mourra au bout de quelques jours.

Bref, malgré les nombreuses histoires qui parlent des terribles « mâles alpha », entourés par une foule de femelles disponibles pour le couplage, dans cette bande de singes du Bornéo les véritables protagonistes sont plutôt les femelles.

Il s'agit donc d'un récit proto-féministe: le premier mâle, Ekko, à cause de son indécision, peut-être de son inexpérience, en passant d'une femelle à l'autre, cause un problème énorme parmi les deux femelles, pour après-coup prêter main-forte à Kondor contre la pauvre Sidony ; l'autre mâle, quant à lui, même s'il parvient à repousser les deux furies, est complètement inefficace en ce qui concerne la santé de Sidony. Au contraire, les deux femelles sont fortement actives et efficaces: Kondor est passionnée et agit jusqu'au bout, sans aucun remords moral ou doutes d'aucune sorte ; Sidony connaît son affaire: elle est sexuellement explorée par Ekko mais ne semble pas trop s'inquiéter ; elle a le petit Sony sous sa charge, elle connaît le monde, elle sait quel poids donner aux choses de la vie ; elle s'occupe de sa famille.

Or, dans leur analyse de la jalousie, Greimas et Fontanille (1991) établissent une distinction entre la *rivalité* et l'*attachement*, en montrant l'important dialogue interne entre ces deux affects: avec une sorte de présupposition réciproque, il ne peut y avoir l'un sans l'autre, en se renforçant mutuellement. La première (la rivalité) aurait lieu chez le sujet jaloux « si l'événement est pris avant son occurrence », c'est-à-dire si « la jonction du rival avec l'objet n'a pas eu lieu ». La seconde (l'attachement) se produit lorsque « l'événement a eu lieu », et le sujet jaloux, « à moins qu'il ne cherche à se venger », « se tourne désespérément vers l'objet », s'attachant à lui de toutes les manières possibles.

Dans notre cas, les choses semblent rester à mi-chemin: « l'événement » en lui-même, à savoir le couplage d'Ekko avec Sidony, n'a pas eu lieu au sens strict, puisque le mâle se limite à « explorer sexuellement » la pauvre dame un peu trop mûre. « L'événement » se déroule plutôt avec Kondor qui, pourtant, est un sujet très jaloux: elle interrompt non seulement la performance sexuelle avec Ekko mais, en mettant de côté toute possible pleurnicherie (l'attachement), passe immédiatement à l'action et – un peu bestialement – elle va prendre sa vengeance sur Sidony par des égratignures et des morsures qui lui seront fatales. Les singes jaloux de Freud et Darwin, selon Despret (2002), étaient des animaux dominateurs sans instruction, mais en tous cas leur jalousie était la garantie de la monogamie victorienne de leurs nombreuses dames. Pourtant, selon les observations de la chercheuse suisse, les femelles orang-outans de Bornéo semblent n'avoir aucun scrupule éthique: elles s'accouplent fréquemment avec des mâles, et malheur à ceux qui tentent de les trahir.

Mais les choses ne sont pas exactement ainsi: il n'y a pas de trahison (« l'événement » n'a pas eu lieu), même s'il y a son « ombrage » (figure typique, selon Greimas et Fontanille, de la configuration narrative de la

jalousie). On pourrait dire que « l'événement » n'est pas ici *virtuel* (purement éclipsé par la personne jalouse) ni accompli (la « jonction »), mais plutôt *actuel*, possible mais pas encore *réalisé*. Cette aveuglante jalousie de Kondor – nous dit le journal – ne concerne pas l'accouplement de Ekko avec Sidony, ni sa vague possibilité, mais porte plutôt sur le fait d'avoir été abandonnée au cours d'une tactique déjà entamée de séduction, et d'avoir été préférée seulement *après* « l'exploration sexuelle » qu'Ekko fait de la rivale Sidony, devant ses yeux. La passion qui est à l'œuvre ici n'est donc pas la jalousie en tant que telle, mais la perte de l'honneur.

Or, il faut se demander : quelle est exactement la valeur que Sidony et Kondor inscrivent dans leur Objet, à savoir dans Ekko ? Évidemment, ce n'est pas du désir sexuel. Ekko n'est pas, pour les deux femelles, le partenaire pour un accouplement momentané et trivial, mais quelque chose de très différent. Il représente une valeur plus abstraite, liée à l'*identité sociale* opposée des deux femelles en jeu. Le posséder – le posséder « actuellement » – c'est affirmer sa propre façon d'être femelle : Kondor entend camper le fait d'avoir « seulement quinze ans », avec toute la fraîcheur et l'ingéniosité de son âge, et elle n'entend pas raison ; elle est jeune, séduisante, et c'est tout ; personne ne devrait être capable de penser, même un instant, qu'il pourrait y avoir au monde une forme d'attraction sexuelle autre que la sienne. Sidony, quant à elle, a maintenant dépassé ce stade, elle ne peut pas se permettre d'attirer le premier venu uniquement par sa jeunesse (Ekko, enfin, l'abandonne) ; mais elle peut compter plutôt, avec le poids de ses 35 ans, sur la fascination d'une maturité qui manque entièrement à Kondor. Elle a un fils, d'autres responsabilités, une autre forme de vie. Et c'est précisément cela qui agace Kondor jusqu'à l'aveuglement : Ekko s'est permis de la quitter pour aller auprès de Sidony ; signe que l'orang-outan adulte aurait pu être meilleur qu'elle ; et, en plus, elle a été témoin de cette phase d'exploration sexuelle de la rivale – « l'image est celle dont je suis exclu », a déclaré Barthes (1977) à propos de la vision de l'objet aimé en train de flirter avec un rival.

On pourrait dire que nous avons exagéré, qu'on a trop anthropomorphisé les raisons du comportement des singes de Bornéo, en leur donnant une psyché complexe et une véritable logique pathémique. Mais l'analyse, au fond, n'a fait qu'*encataliser* – c'est à dire expliquer – ce que le texte dit et ne dit pas. C'est le texte du journal, avec son ontologie de type animiste, qui (en racontant une histoire loin d'être simple) donne aux orang-outans une humanité, une psyché, une capacité passionnée et cognitive considérée généralement comme le propre des sujets humains. En outre, la violence vers un Anti-sujet qui n'est ni virtuelle ni réalisée mais seulement

actuelle est une opération cognitive très sophistiquée, qui met en jeu des éléments et des propriétés qui transcendent l'accouplement ou le désir sexuel (c'est-à-dire bestial) en tant que tel.

Rappelons la série des oppositions thématiques : la jeunesse opposée à la maturité ; l'attirance sexuelle immédiate opposée à la séduction de l'âge adulte ; la fraîcheur opposée à une sensualité plus âgée ; la désinvolture contraire à la sagesse d'une vie déjà largement vécue.

Tout cela conduit à construire une rivalité qui n'est pas éminemment sexuelle, mais un conflit plus profond qui concerne *une expérience générale et complète du monde*, liée à l'identité sociale. Ce que Kondor ne tolère pas – selon le journal – c'est que Sidony est une femelle largement réalisée, un acteur qui a accompli des programmes de vie, et pas simplement une jeune femelle avec laquelle s'accoupler.

D'où la « surprise » exprimée par les multiples énonciateurs de cette histoire. La jalousie qui est en jeu ici est « humaine » parce qu'elle est relève de la dimension cognitive, intime, et les bêtes, en l'adoptant, s'humanisent au nom d'un principe animiste, assumé comme effet de sens de ce récit complexe, long et passionné.

Après tout, ces singes avaient déjà un âge, un nom propre, ils vivaient dans une réserve où la nature, protégée, se construit stratégiquement : quoi d'autre pouvions-nous attendre d'eux ? Un comportement bestial ? Bien sûr que non.

9. Une chaîne énonciative

La question de l'énonciation reste à discuter. Comme l'on a déjà dit, l'article de presse inscrit son discours journalistique sous l'égide du discours scientifique, en le plaçant comme le contenu de son énoncé. La nouvelle est double : le « cas » est que Kondor tue par jalousie Sidony, mais aussi le fait qu'Anna Marzec, après avoir été témoin du crime, a écrit un article scientifique, qui est cité par *El País*, un journal très populaire de Madrid, non sans l'utilisation d'une autorité véridictoire très forte, celle de la primatologue Jane Goodall.

Entre le contenu énoncé et l'énonciataire il y a donc une longue série d'informateurs, c'est-à-dire de médiateurs, à qui l'énonciateur du journal délègue le mot pour acquérir sa propre autorité véridictoire :

5. la scientifique Anna Marzec, témoin direct de la scène chez les orang-outans, chercheuse à Zurich (« selon l'histoire d'Anna Marzec ») ;
6. la revue « *Behavioral Ecology and Sociobiology* », qui publie son article scientifique dans lequel est abordée la jalousie chez les singes (« la revue rapporte dans les détails ») ;

7. le journal espagnol « El País » qui transforme le contenu de l'article scientifique en une nouvelle généraliste (« selon la reconstitution faite par le quotidien espagnol "El País" ... ») ;
8. « la Repubblica », qui rapporte la nouvelle du journal de Madrid, plaçant à Madrid le compte rendu des faits ;
9. la mention finale de Jane Goodall (« une violence similaire a été découverte il y a 40 ans entre des chimpanzés de Jane Goodall »), un témoignage spécial qui ferme le texte.

D'une part, donc, l'énonciateur produit une chaîne de débrayages discursives – de Goodall à « El País », du « Behavioral Ecology and Sociobiology » à Marzec et à l'Université de Zurich – qui instaure la jungle de Bornéo comme réalité indiscutable, un référent interne très clair et tout à fait plausible. C'est là-bas qu'il y a des groupes d'orang-outans à observer, selon une perspective très humaine, ces singes « impuissants et désorientés ». D'autre part, justement à partir de cette multiplicité d'informateurs, face à une absence presque totale d'observateurs, ce savoir partagé conduit à la constitution d'une énonciation tout à fait *déréalisée*, impersonnelle, indéterminée.

C'est ainsi que la « morale » ontologique de notre histoire – par principe naturaliste, parce qu'insérée dans un discours soi-disant scientifique – mène à l'émergence d'une ontologie opposée, l'animisme. Un animisme, toutefois, sans énonciateurs précis, qui s'exprime exactement dans une phrase comme : « Si les orangs-outans sont des singes anthropomorphes, maintenant on découvre avec surprise qu'ils peuvent être capables de comportements violents et criminels comme les gens ? ». Impossible de l'établir avec certitude. Ce qui est important, cependant, c'est que l'on le croie possible. C'est ainsi que le vraisemblable médiatique domine le dire-vrai scientifique : en reversant l'ontologie du discours.

10. Le texte scientifique

Dans le texte scientifique paru deux mois après dans la revue de *Springer*, les questions de la jalousie, et de l'identité sociale des deux singes femelles, ne sont pas présentes, du moins au niveau de la manifestation, c'est-à-dire du paraître. Ce texte souligne plutôt le caractère *exceptionnel* de la lutte entre les deux femelles, et le fait extraordinaire que les deux mâles ont, dans cette histoire, un rôle accessoire. Le rôle – typique des contes de fées – de l'adjuvant magique, doté d'une force physique mais sans aucun sentiment ou passion à lui, pur acteur doté de pouvoir-faire

pour accomplir les programmes d'actions des femelles. Programmes d'actions mais aussi de passions.

Quand il s'agira, en fait, à l'intérieur du texte scientifique, d'avancer une interprétation possible de ces événements extraordinaires qui ont eu lieu dans la forêt de Bornéo, la seule explication possible sera celle de la *vengeance*, qui, comme on le sait (toujours à partir du livre de Greimas et Fontanille), est strictement liée à la configuration générale de la jalousie : une vengeance liée, toutefois, non pas à la présence inopportune de Ekko entre les deux femelles, mais à l'histoire d'interaction agressive qui avait eu lieu quelques années auparavant, et donc à une question de territorialité. Kondor avait voulu habiter dans l'espace de Sidony, rester avec sa famille, mais Sidony l'a démenagée avec une violence brutale. Il y a ici de l'*envie* : Kondor a perdu son fils, cas extrêmement rare dans la forêt de Bornéo ; tandis que Sidony en a eu trois.

Puis, quand Guapo, l'autre mâle âgé – que *la Repubblica* ne nomme jamais – intervient pour séparer les deux femelles, il se place dans un espace à mi-chemin entre les deux, et reste là jusqu'à ce que Kondor abandonne le territoire du groupe. Kondor, en bref, est quelqu'un qui n'a jamais eu son propre espace, et va toujours à la recherche d'un territoire pour elle-même, et ses amours. Pour se réaliser, en somme.

En ce qui concerne Ekko, le texte d'Anna Marzec insiste beaucoup sur le fait qu'il s'agit d'un mâle « unflanged », sans brides, c'est-à-dire jeune et donc insuffisamment mature sur le plan sexuel ; par contre Guapo est un singe « flanged », mature, et en quelque sorte sage, capable de rapports sexuels bien faits, et donc capable de gérer un gros groupe de singes dans la forêt. D'où la naissance d'une nouvelle configuration passionnelle de grand intérêt.

Le texte scientifique, en somme, n'est pas le contraire du texte journalistique, mais utilise d'autres stratégies discursives, où la passion n'est pas absente mais, pour ainsi dire, silencieuse, tacite. Et une autre analyse du texte, cette fois scientifique, s'impose.

Notes

- 1 On peut consulter mes écrits à ce propos. En français: MARRONE (2005, 2017a, 2017b, 2019a, 2019b). En anglais: MANGANO ET MARRONE (ED. 2018). En italien: MARRONE (2011), MARRONE (ED. 2012, 2017).
- 2 J'utilise ici la distinction entre discours objectif, discours référentiel et discours épistémologique proposé par GREIMAS (1983) dans son article séminal sur la préface de Dumézil.

Bibliographie

BARTHES, ROLAND

(1963) « Structure du fait divers », *Essais critiques*, Paris, Seuil.

(1977) *Fragments d'un discours amoureux*, Paris, Seuil.

DESPRET, VINCIANE

(2002) *Quand le loup habitera avec l'agneau*, Paris, Les empêcheurs de penser en rond.

GREIMAS, ALGIRDAS J.

(1983) *Du sens II*, Paris, Seuil.

GREIMAS, ALGIRDAS J. ET FONTANILLE, JACQUES

(1991) *Sémiotique des passions*, Paris, Seuil.

LATOUR, BRUNO

(1999) *Politiques de la nature*, Paris, La Découverte.

(2015) *Face à Gaïa*, Paris, La Découverte.

(2017) *Où s'atterrir ?*, Paris, La Découverte.

MARRONE, GIANFRANCO

(2011) *Addio alla Natura*, Torino, Einaudi.

(2005) « La nature au supermarché. Sur le packaging des produits dits biologiques », *Actes sémiotiques*, n° 118 : disponible sur : <<https://www.unilim.fr/actes-semiotiques/5379>>.

(2017a) *Sémiotique et critique de la culture*, Limoges, PULIM.

(2017b) « L'énonciation animale: Franz Kafka, Primo Levi, le singe et la poule », *La parole aux animaux. Conditions d'extension de l'énonciation*, D. Bertrand et M. Costantini (éds) [en ligne] : disponible sur : <<https://www.fabula.org/colloques/document5364.php>>.

(2019a) « Repenser la nature en sémiotique », *La sémiotique et son autre*, A. Biglari (éd.), Paris, Kimé.

(2019b) « Zoosémiotique 2.0 », *Utopies et formes de vie. Mythes, valeurs et matières, Hommage à Paolo Fabbri*, P. Basso, D. Bertrand et A. Zinna (éds), Toulouse, CAMS/O.

MARRONE, GIANFRANCO (ÉD.)

(2012) *Semiotica della natura (natura della semiotica)*, Milan, Mimesis.

(2017) *Zoosemiotica 2.0. Forme e politiche dell'animalità*, Palerme, Museo Pasqualino.

MARRONE, GIANFRANCO ET MANGANO, DARIO (ÉDS)

(2018) *Semiotics of Animals in Culture*, Berlin, Springer.

VIVEIROS DE CASTRO, EDUARDO

(2009) *Métaphysique cannibales*, Paris, PUF.